

VOYAGES ONIRIQUES

Rêve de ouate Aurore

Je suis en haut d'un toboggan. Il n'y a personne, l'espace est vide, blanc ; le fond sans fond et sans limite.

Rien qu'une pancarte, au-dessus de ma tête, éclairée par un néon lumineux qui scintille en lettres de feux « Départ ».

Que se passe-t-il ? Je ne sais pas, je n'ai pas peur. De là où je me situe, je ne vois pas l'arrivée, je devine les premiers virages mais un épais brouillard m'empêche de voir au delà. Comment c'est en bas ? Et combien de temps dure la descente ?

S'élancer, faire confiance, y aller avec l'innocence d'un enfant qui apprend à marcher. Je me prépare à m'élancer, à me jeter dans cette ouate, quand un carcajou traverse devant moi. Il semble porté par des forces cosmiques. L'animal passe, ne me regarde pas, suit son chemin jusqu'à disparaître.

Je commence vraiment à avoir froid toute seule, là en haut de mon toboggan. Il me faut un peu d'adrénaline, il me faut sentir mon cœur battre ! Traverser à toute berzingue ces nuages cotonneux, fragiles, évanescents. Je suis prête pour ce voyage, peu importe la durée et son parcours.

Ça y est, je suis partie, j'ai lâché les amarres. Je glisse, tantôt portée sur la droite, tantôt sur la gauche, je me cramponne. Je n'entends plus rien, si ce n'est le souffle de l'air. Je ne vois plus rien, si ce n'est le blanc, moelleux, épais ; comme des œufs à la neige. Je ne suis pas perdue, il me suffit de suivre la descente, de suivre mon toboggan, de ne pas aller trop vite au risque de passer par dessus bord. Il me semble que je suis arrivée; mon réveil sonne.

De la texture des rêves

Epigraphe

Ma sœur s'est enfermée dans sa chambre. Je suis restée devant la porte, toquant, sans réponse. J'entends son groupe de metal préféré qui scande des paroles québécoises sur sa grosse chaîne hi-fi des années 1990, symbole d'un nouveau [départ] dans son esthétique adolescente. Je me souviens de la jaquette du premier album qu'elle avait acheté : un [carcajou] hurlant dans le désert [cosmique].

Soudain, une substance blanchâtre apparaît au seuil de la porte : ce sont des bulles qui enflent progressivement. Je me rappelle de cette fois où ma sœur avait laissé couler son bain tandis qu'elle avait fait le mur, pour rejoindre son "crew", cette bande de lycéens désœuvrés qu'elle fréquentait par [ennui]. J'avais dû éponger toute la salle de bain patiemment avant le retour nocturne de nos parents, de sortie ce soir-là, perchés sur leur petit [nuage] d'insouciance. Quels blaireaux.

Notre labrador surgit devant la porte mousseuse et me regarde d'un air désolé. C'est cela, je suis la seule personne responsable dans cette famille. Les bulles atteignent à présent mes orteils - je suis pieds nus dans le couloir. Je voudrais tout balancer et partir en [voyage], loin de ces sombres idiots. Le glouton métalleux vocifère toujours derrière la porte. Soirée bulles en solo pour ma sœur coincée dans sa bulle.

Le labrador se frotte contre mes jambes et me réchauffe comme un petit chiot [perdu]. La mousse monte en altitude et nous voilà barbotant. Le bain dégage un parfum agréable. Le courant nous emmène loin de la chambre de ma sœur, loin de la maison, vers des paysages inconnus. Je me sens légère. Notre chien jappe joyeusement, de plus en plus fort, près de mon oreille, puis me lèche le visage. C'est l'heure de revenir.

VOYAGES EXTRAORDINAIRES

« Mais racontez-nous un peu votre arrivée en pays de Jane Austen, cher explorateur ? »

VOYAGE IMAGINAIRE en « Austenite » Epigraphe

Jour 1

Le check-up étant concluant, je n'ai pas tardé à programmer la première destination : cottage de la famille Austen, xxx-shire, 1808. Atterrissage souhaité derrière la cabane des outils de jardin. Objectif atteint à quelques mètres près. Le véhicule est, hélas, légèrement embourbé mais facilement dissimulable. Mon costume d'époque voit ses bottes un peu cochonnées par l'incident, mais cela ajoute de la crédibilité à mon histoire de chute de cheval. Je suis accueilli avec bienveillance à l'heure du thé.

Jour 2

M'étant fait passer avec succès pour le cousin de la tante du beau-frère, etc., etc., de l'oncle des Austen, leur hospitalité ne manque pas de générosité. Je prends de nombreuses notes sur les habitudes de la famille et bien entendu de Jane en particulier. Celle-ci semble fort aise de mon aide en ce qui concerne la jeunesse galopante et bavante de la maison.

Ainsi que l'avaient supposé mes confrères universitaires, Jane ne séjourne pas dans une pièce (chambre ou bureau) à proprement parler - un bout de secrétaire vétuste est placé dans le retrait d'un couloir, et je ne l'ai jamais vue s'y asseoir plus de quinze minutes consécutives. Les travaux domestiques ne manquent pas, et j'ai grand plaisir à déguster les cakes et scones réalisés par Jane, Cassandra et leurs belles-sœurs. J'ai pu longuement observer les allées et venues de la maison, car le temps ne se prête pas aux promenades.

Jour 3

Enfin, la pluie s'arrête ce matin. Jane, une des belles-sœurs, les enfants et moi-même en profitons pour nous élancer à travers la campagne. Quel air pur, quelles joyeuses mélodies chantées par les oiseaux ! Les chemins sont toujours boueux mais les enfants n'en sont que plus enthousiastes. Le décor est parfait pour une scène de badinage romanesque - je me demande déjà si Jane s'en servira comme inspiration, plus tard dans la journée.

« Et maintenant, cher explorateur, où comptez-vous vous rendre ? »

Ce soir, après le souper, je m'éclipserai pour m'en aller vers des contrées plus rudes et plus torrides : l'Espagne de M. Hemingway.

Message du grand espace Claude

« Austin, mon chéri, c'est ta soeur Yslande qui te parle de la station *Lagrange 5* où je viens d'arriver. C'est là que vivait *Tante Séléna*.

Tu te souviens que je vous ai laissés à la gare basse de l'ascenseur spatial. Nous étions tous si petits au pied de ce câble monumental !

La montée

Je peux te dire que presque tous les passagers sont restés muets devant les grandes baies de vitres blindées par où nous pouvions voir s'enfoncer la surface de la Terre.

Je crois que j'ai perdu la notion du temps. Il fallait monter de 36000 km (35786 pour être précis) pour atteindre l'orbite géostationnaire. C'est à peine si j'ai vu la benne descendante lorsque nous l'avons croisée.

J'avais bien lu **Les Fontaines du Paradis** d'*Arthur Clarke*, cet auteur visionnaire du 20ème siècle qui avait inventé le concept d'ascenseur spatial, mais j'ai été bluffée par la vue.

Nous avons débarqué à la gare haute de l'ascenseur spatial. On pouvait voir le câble qui continuait à perte de vue plus haut encore vers le contrepoids.

C'est là que j'ai pu voir le pilote de la benne, si élégant dans sa combinaison de saut. Tu sais, Austin, maintenant que j'ai rompu avec "Qui-tu-sais" je m'accorde de regarder d'autres hommes. Je vais essayer d'avoir son nom.

Il y a eu au moins autant de contrôles lors de cette escale qu'avant le départ, si bien que je n'ai pas eu à attendre la navette qui devait nous emmener à la station L5.

La navette était au moins aussi exigüe que la cabine de l'ascenseur, mais avec moins de hublots. J'ai dormi en impesanteur presque tout le temps.

La colonie L5

Lagrange 5 ou L5 est un cylindre gigantesque tournant sur son axe le plus long, ce qui crée au niveau de la coque une force centrifuge équivalente à la pesanteur terrestre.

Presque tout l'héritage de *Tante Séléna* est passé dans le billet pour L5. Avec les lois spaciennes, je ne pouvais pas utiliser l'argent sur Terre. Le reste sera pour mes frais sur place. J'espère pouvoir rester assez longtemps pour me faire oublier de "Qui-tu-sais".

A l'extérieur de la station, on peut voir une gigantesque imprimante 3D. Elle a l'aspect d'un anneau avec des protubérances irrégulières. Elle se déplace sur la coque extérieure en colmatant les perforations des micrométéorites. Cette machine, une fois assemblée en orbite a permis de réaliser la coque et elle est restée depuis pour assurer les réparations.

Ce qui m'a le plus frappé, ce sont les paysages intérieurs de la station - c'est à couper le souffle...

Là aussi, j'avais lu **The High Frontier** de *Edgar O'Neil*, un autre précurseur du 20ème siècle, et là encore je suis restée ébahie...

Excuse-moi, Austin, car on m'appelle. Je t'en dirai un peu plus long dans mon prochain message. Prends bien note de mon nouveau mail : *yslande.kodabar@lagrange5.space* »

LA VISION DE L'ETRANGER

Fast Food Café Aurore

Il existe en France et principalement dans les grandes villes des sortes de nouveaux cafés. Où l'on ne prend pas juste un café. Le choix ne se fait plus entre court ou allongé. Il existe des lieux où choisir un café avant de commencer sa journée revêt une importance capitale. Un large choix de breuvages est possible. Possiblement, le café n'a plus rien à voir avec un café tel que l'on connaissait. Goût noisette ? Supplément vanille avec noix de macadamia ? La lecture des écrits affichés à l'entrée peut durer plusieurs minutes tellement les propositions sont nombreuses. Secondairement, le cerveau humain réfléchit quelques secondes supplémentaires à l'élaboration de la meilleure combinaison possible, tout en tenant compte des envies du moment. Un café oui ! Mais pas n'importe lequel !

Désormais, le fast food du café existe.

Dans ce lieu, régulièrement, la voix d'une serveuse s'élève au dessus du brouhaha matinal « *Eric, café ristretto supplément vanille et lait de soja ?* » Ici, les clients sont appelés par leur prénom.

Eric, client de 8h32, repart avec un gobelet cartonné entre les mains, son prénom inscrit au feutre noir en lettres capitales.

Eric a désormais le choix entre rejoindre le flot de passants s'agitant au 2ème sous-sol de la gare Montparnasse ou se lover confortablement dans un des canapés « tendance chic rétro 2015 » mis à disposition de la clientèle.

Fin de la pause

Ayahuasca

Hèdi

Lorsque j'ouvris les yeux, j'étais assis à l'arrière d'un véhicule se déplaçant à vive allure sur une bande de terre sombre qui semblait dure. De mon guide, je ne voyais que l'arrière de la tête, en partie caché derrière une sorte de coussin maintenu par deux bâtons brillants. Je tentais de me déplacer un peu pour mieux voir mais je constatai à mon grand désarroi que j'étais attaché à ma place par un lien qui me barrait le torse en diagonale et me bloquait les hanches. Je me libérai facilement et regardai autour de moi.

À travers la paroi transparente de mon habitacle, je vis d'autres pirogues terrestres qui nous entouraient. Elles étaient guidées par des hommes, ou plus étrange, par des femmes assis du côté gauche de l'embarcation. Elles étaient équipées de multiples décorations lumineuses, de couleur, blanche à l'avant et rouge à l'arrière. Aucune pagaie n'était apparente et pourtant ces choses avançaient sur la terre !

Revenant à l'intérieur de mon propre navire, je tentais de mieux comprendre par quelle magie ces canots pouvaient se mouvoir ainsi. A l'avant, le guide de mon embarcation tenait un disque, beaucoup plus grand que le labret que porte notre chef sur sa lèvre inférieure, visiblement, c'était un appareil magique qui lui permettait de diriger notre embarcation, au centre duquel était stylisé un animal, une espèce de félin debout. Cela devait être le dieu puissant qui permettait à cette magie impressionnante d'opérer. J'avais bien fait d'ingérer l'ayahuasca pour découvrir et comprendre le monde loin du fleuve mère.

L'homme faisait ralentir et arrêta même parfois la course de notre bateau, puis il repartait dans un rugissement terrible. Je commençais à m'habituer à cet étrange rite et repris mon observation du paysage qui défilait. Tout n'était que gris, beige, blanc et reflets, comme l'eau sacrée autour de mon canot avant que je n'y plonge ma pagaie. De temps en temps, un maigre arbrisseau sortait timidement d'un sol lui aussi grisâtre. Il y avait quelques herbes par endroit mais, chose étrange, toujours de la même espèce, sans diversité... Je m'interrogeais, ces dieux qui pouvaient faire avancer des navires n'étaient-ils pas capables de donner un peu plus que cette maigre végétation à ce peuple ? Il n'y avait pas de gibier à part quelques animaux quadrupèdes retenus prisonniers par les hommes voire des femmes qui chassaient sans sagaie.

Je fus tiré de mes songes par un brusque arrêt de notre véhicule. Mon guide sauta de notre embarcation et se dirigea d'un pas décidé vers un homme aux dents dorées identiques à l'avant de son propre navire. Il arborait sur son bras un tatouage rituel que j'identifiais le serpent fer de lance que nous craignons tant chez nous. J'essayais de comprendre le lien entre le symbole sacré du disque de guidage, l'avant du véhicule, le fétiche et le visage du chauffeur... Mais pour le moment, il y avait un problème...

Nous étions arrêtés sur une grande esplanade, parsemées d'arbres sans feuilles qui faisaient de la lumière. Des centaines de pirogues terrestres, de toutes les couleurs nous entouraient. Elles étaient toutes disposées les unes à cotés des autres en rangées régulières, respectant les dessins rituels tracés à la craie blanche sur le sol. Seuls nos deux véhicules dérogeaient à la coutume.

Les deux hommes se regardaient et s'adressaient des paroles en y mettant beaucoup d'eux même, ils accompagnaient cette liturgie de passes sacrées en se servant des mains, des bras et particulièrement d'un de leurs doigts. Ils ne cessaient de montrer l'avant enfoncé du véhicule de l'homme au serpent, et le notre. Au bout d'un moment, ils fermèrent leurs poings et s'assénèrent de grands coups dans la figure. A un moment, mon guide reçut un coup qui lui enfonça l'arcade sourcilière. Il tomba au sol et ne se releva pas. L'homme au serpent regarda à

nouveau son esquif, mon guide allongé sur le sol, il lui montra encore son doigt puis reprenant les commandes de sa pirogue, il partit d'un air satisfait.

Je passai maladroitement à l'avant du canot, près du gouvernail, pour essayer, comme mon guide de m'extirper enfin de ce vaisseau infernal. Je poussai la porte qui était restée entrebâillée et posai un pied hésitant sur le sol. Je sortis enfin et respirai une grande bouffée d'un air sec et empuanti. Quelque chose devait brûler à proximité car cela sentait comme lorsque l'on fait trop griller les vers des noix de coco... J'observai l'avant de notre barque. Il présentait un enfoncement de l'avant gauche, exactement comme mon guide. J'en déduisis qu'il était de coutume d'apparaître à l'identique de son canot fétiche et que l'homme au serpent avait respecté l'usage ancestral.

Autour de moi, d'autres personnes vinrent constater que le rite était accompli. Ils me regardaient d'un air étrange mais je ne comprenais rien à leur balbutiements. Je me sentais de plus en plus mal à l'aise. Je partis pour les laisser terminer le rituel.

Lieu public Claude

Mon cher **Anatole**, j'espère que tout va pour le mieux au monastère où je t'ai laissé. D'abord, *la Porte des Mondes* a fonctionné, et je suis passé de l'autre côté, sain et sauf, puisque je suis en mesure de t'écrire.

Voici mes premières impressions du monde parallèle que nous espérions tous deux découvrir un jour. J'ai d'abord trouvé une route avec des gens et des véhicules qui allaient tous dans le même sens, vers une petite ville. J'ai parlé avec mes compagnons de route, ce qui m'a permis d'ajuster mon accent. Toutes ces heures d'étude de la langue ont porté leurs fruits !

Je suis arrivé dans une grande place où circulent un nombre de gens dix fois plus grand que tous ceux du monastère réunis.

Le désordre est indescriptible : les gens se déplacent dans tous les sens, se heurtant parfois. Pour moi qui suis habitué à la circulation bien policée du monastère c'est d'un inconfort notoire. Tous ne bougent pas : certains se rassemblent autour de sortes de tentes ou de petits oratoires où sont exposés des objets en nombre inattendu. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un grand nettoyage, mais non ! Les *étalages*, d'après le nom que j'ai cru comprendre, présentent des produits par catégories. Ici, des *chaussures* - mon pauvre **Anatole**, tu auras du mal à le croire, mais ce sont des sandales fermées d'un modèle jamais vu au monastère - plus loin du pain et des brioches à peine sortis du four - je peux te dire que j'ai salivé en sentant leur odeur.

Ici tout le monde porte à la main une sorte de panier où il ramasse ce qu'il achète. *Acheter* ! Qu'est-ce que cela ? J'ai bien eu du mal à comprendre, car au monastère, tout est prévu et réglé, mais ici, rien de tout cela : chacun obtient ses produits en échange de monnaie. Qu'est-ce que la *monnaie* ? J'ai le vertige rien qu'à l'idée de te l'expliquer.

Les costumes sont complètement extravagants. Il n'y a pas deux personnes habillées de la même façon. J'ai même entendu une femme dire qu'elle ne supportait pas d'en voir une autre porter la même robe qu'elle ! Les *femmes*, c'est comme cela qu'on appelle ici les nonnes. Sauf qu'elles ne sont pas habillées pareil. Au monastère leur costume n'est pas différent du nôtre : une robe de bure descendant jusqu'aux sandales et en haut un chaperon pour couvrir leur crâne rasé. On les distingue à peine des moines, et c'est bien suffisant pour accomplir les tâches d'entretien du monastère et faire la cuisine !

Dans le monde extérieur, elles ont des cheveux longs, la plupart du temps arrangés d'une manière étrange : j'ai appris ce que c'est que des tresses ou un chignon. Leurs vêtements exposent une surface de peau inattendue, et - il faut le voir pour le croire - elles portent des pièces de métal ouvragé à différents endroits du corps. Ces objets viennent des boutiques de *bijoux*. Ce sont les objets les plus inutiles qui soient et - encore un paradoxe - ce sont ceux pour lesquels il faut le plus de monnaie.

Le plus bel ornement des femmes reste à mon avis leur chevelure. J'en ai vu qui ont des cheveux d'une couleur aussi dorée que nos objets de culte. Je suis resté ébahi devant une jeune femme qui m'a semblé de mon âge et dont les cheveux brillaient au soleil. Elle a ri en voyant mon expression. Elle tient un étalage de fromages. Au moins quelque chose de connu pour moi ! J'ai entamé une discussion sur l'affinage. Au moins quelque chose sur quoi échanger ! C'était à la faveur d'un moment de calme, au milieu de la journée lorsque les clients rentraient chez eux pour le repas de midi.

Elle s'appelle **Chloé**. Elle m'a demandé où je logeais et j'ai du lui dire que, nouvel arrivé, je ne savais pas encore. Elle m'a proposé de revenir le soir pour l'aider à ramasser son étalage, et qu'il y aurait peut-être une solution de logement.

C'était hier. Il faut maintenant que je te raconte ma première nuit avec **Chloé**. Je ne sais par quel bout commencer mon récit. C'est comme pour la monnaie, j'ai le vertige rien qu'à l'idée de te l'expliquer.

Il s'est passé des choses que je n'aurais jamais imaginées ; il y a tant à dire que je préfère le mettre dans ma prochaine lettre.

Ton ami et frère,

Daphnis

Suite d'Ayahuasca Hèdi

Après l'incident, je m'étais réfugié dans un abri à charrettes brillantes et j'observais les mouvements de ce peuple étrange. Une fois mon embarcation et mon ancien guide ramassés, ils semblaient tous m'avoir oublié et chacun repris ses occupations. La plupart d'entre eux se dirigeaient vers l'entrée d'un grand bâtiment, probablement un temple, à l'architecture massive en haut duquel apparaissaient des hiéroglyphes lumineux. Ils avançaient en poussant chacun devant eux, une charrette argentée. Plusieurs emmenaient avec eux des enfants qui ne semblaient pas apprécier l'honneur que leur faisaient leurs parents en leur faisant visiter ce lieu liturgique. Je rejoignis le cortège et m'approchai du sanctuaire. A l'entrée, un moineau coiffé d'un couvre chef bleu vérifiait la bonne tenue de la procession. Il détaillait chaque adepte entrant dans le lieu de culte. Je suivis le croyant qui me précédait et copiai son attitude de peur de rompre un tabou. Je tremblais à l'idée de me faire prendre, mais la curiosité était trop forte.

Lorsque je m'approchai, des cloisons magiques s'ouvrirent devant moi, diffusant un air chargé de parfums intrigants. J'avançai. Les portes s'étaient refermées derrière moi. S'ouvriraient-elles à nouveau pour me laisser sortir de cette maison des dieux ? Quel rite païen ces sauvages venaient-ils pratiquer en ce lieu ? Où les sacrifices pouvaient-ils se dérouler ? Il fallait que j'ai la réponse pour que mon peuple puisse faire face à ces hommes à la peau cireuse. Visiblement, ils bénéficiaient de l'appui de dieux puissants, je devais trouver leurs idoles et comprendre comment gagner nous aussi ce soutien divin.

Après un moment de marche, je me mis sur le côté, quittant la file des officiants. Ils avançaient tous, au rythme lancinant d'une musique diffusée depuis les étages supérieurs de la maison de prière... N'osant me faire remarquer, je regardais le sol, je poursuivis mon chemin à travers un large couloir entouré d'autels derrière lesquels des chamanes semblaient très occupés à recueillir et à ranger les offrandes que les fidèles apportaient.

La plupart des dévots convergeaient vers ce qui devait être l'entrée de ce lieu affreux et impie où l'holocauste aurait lieu. J'avançai plus loin dans ce lieu de perdition, au fil de mes pas, je sentais la tension gagner les participants. Une mélodie de sons aigus discontinus couvrit peu à peu la musique.

Le couloir aboutissait à un énorme hall. Je n'en croyais pas mes yeux. Devant moi, plusieurs dizaines d'autels étaient alignés. Derrière chacun d'eux, une officiante en tenue sacrée trônait. Les pratiquants déposaient toutes leurs offrandes sur la surface noire et souple de la table de culte, les prêtresses prenaient chaque propitiation et faisant une passe rituelle avec l'objet au dessus d'une plaque lumineuse. Elle le déposait ensuite et l'objet glissait par magie vers l'avant. De temps en temps, elles utilisaient un hochet sacré pour effectuer leurs passes autour des sacrifices les plus volumineux. A chaque incantation, l'autel émettait ce son strident si désagréable. En m'approchant un peu, je fus ébloui par un rayon d'un rouge maladif identique au soleil lorsqu'il nous abandonne le soir sur le grand fleuve. Il sortait tout droit de la table devant laquelle la chamane était placée.

Je compris alors la force de ce culte dont les pratiquants étaient légion. Comment notre petite tribu allait-elle pouvoir résister à cette magie puissante ? Il n'y avait qu'une solution, voler les outils de culte, je me décidais à agir. Je bondis et saisissant un des objets liturgiques, je

l'arrachai de l'autel. La pythie poussa un cri en me voyant. Déjà un autre sacrificateur courrait vers moi. Je partis en courant, espérant réussir à quitter ce lieu païen mais au moment où je prenais mon élan, mon pied heurta dans l'avant d'une des charrettes qui quittait une autre table de sacrifice, je perdis l'équilibre, et tombait. Ma tête heurta violemment le sol dur et froid de ce temple hérétique.

Je ne me souviens plus de rien d'autre. Pourrai-je un jour retourner en ce lieu et percer les secrets de ces diables à la peau blanche ?

Bientôt, je reprendrai l'Ayahuasca et à nouveau je défierai l'homme blanc. Je suis impatient.

Une brève halte à l'auberge de l'éternel

Christophe Poulin, lu par Véronique Vary

Fermant les yeux dans le recoin froid de l'église je me suis endormi devant l'endroit où les cierges brûlent des prières. Ici repose une vieille statue de La Vierge dont j'aime le sourire modeste et généreux.

Me réveillant dans un état de demi-conscience à cause de l'inconfort du banc de bois sur lequel je suis affalé j'entrouvre les yeux et me retrouve captivé par la vision glissante d'un vieux moine à l'air bienveillant, tout droit descendu de mes souvenirs du Moyen-âge et du vitrail où il est représenté.

Sa silhouette colorée et transitoire m'inspire à prier un peu plus. Il a le visage générique de la bonté, des traits reposés et beaucoup de lumière autour en lui. Sa vie emprunte beaucoup au soleil.

Je ne suis pas venu ici pour dormir mais pour prier, essayer de me refaire une contenance, cependant mon projet m'échappe et s'effiloche dans une conscience du moment de plus en plus brumeuse.

Je rêve que je rêve et me regarde dormir, et dormant, prier. Du banc où je suis assis se lève mon double héroïque.

Des gens meurent de la Peste au dehors, de l'autre côté des fenêtres, heureusement hautes et scellées.

Je suis dans un château de verre plein de miroir et m'arrête devant mon double de ce moment reflété dans une paroi. Cette autre partie de moi me regarde et m'apostrophe : « A chaque époque ses calamités. Rassemble le meilleur de toi-même et va marcher avec tous les miséreux du monde ; sors des sentiers rebattus, ton combat à toi se joue sur les bas-côtés, c'est là que tu trouveras mieux à respirer. »

Pour bien marquer l'importance de son commandement il scande d'un bâton noueux qu'il tient serré sur son côté droit chaque injonction d'un rythme théâtral et vaguement colérique. Je sens autant de promesse que de menace dans sa prophétie.

Dans un dernier geste il jette vers moi ce fameux bâton qui heureusement, se dissout dans l'espace temps diffracté du reflet et ne m'atteint pas.

J'ai juste le temps d'apercevoir que son sommet est orné d'une tête de pipistrelle souriante. Et d'avoir un peu peur. L'imminence du choc m'effraie un peu et me réveille.

Je suis sauf, ni plus ni moins sain d'esprit semble-t-il qu'avant mon somme sanctifié. Je me sens simultanément groggy et galvanisé par ces rencontres, plein d'une envie nouvelle de retrouver le monde et d'en découdre avec ses vicissitudes.

Reprenant contact avec mon corps je constate que je suis proche de la cryogénéisation accidentelle et décide de cesser là mon voyage temporel dans les mondes de l'au delà et de l'infra zéro. J'ai besoin de boire quelque chose. Les vieux endroits sacrés de l'Occident ont le double don étrange de vous réchauffer l'âme et de vous réfrigérer les os,

Dans la rue d'à côté un café d'ordinaire fermé me fait signe de ses lumières. J'entre et suis accueilli par une accorte serveuse en justaucorps noir avec un brushing eighties in the states comme on n'en fait plus. Elle m'adresse un sourire modeste et m'indique un recoin tranquille de la salle presque abandonnée. Il est au coin du feu et mes os et moi nous empressons de l'accepter.

Regardant sa chevelure à la fois apprêtée-il en faut des efforts de brosse pour transformer un cheveu plat en choucroute colorée- et négligée je me dis que d'un côté à l'autre de la rue je suis passé de La Madone éternelle à Madonna première époque sans y voir de véritable rupture marquée,

Je ne bois habituellement pas d'alcool mais demande pourtant si elle a à sa carte une bonne bière à me conseiller. Elle me tend un vieux papier tout parcheminé sur lequel ne figure que des noms d'abbaye et de saints. La bière monastique est visiblement la spécialité de la maison. Cette perspective sourit à mon ivresse mystique.

Après quelques hésitations j'opte pour une Abbaye du Monte-en l'air qui semble prometteuse à mes papilles.

Bon choix me répond-elle, mais c'est la dernière bouteille, sans retour possible précise-t-elle. C'est le dernier modèle, conservé dans l'étagère du milieu et pas dans la cave dit-elle.

Elle apporte la poussiéreuse bouteille promise et un verre haut plein de couleurs qui, dans le genre modeste et domestique, me rappelle celles du vitrail de l'église. Elle entreprend de me servir le liquide ambré tout en tirant sur le mégot qui danse dans sa bouche. Sa roulée a une odeur d'oliban ; la mousse entame un cantique convaincant dans le verre.

Elle me pose toutes sortes de questions indiscretes auxquelles je ne réponds pas. Elle me dit quelle aime bien les gens privés de vie comme moi, qu'elle les écoute s'ils veulent, les laisse tranquilles sinon et s'en repart avec son plateau sur lequel figure une carte des étoiles.

Je déguste cette bière qui a sans doute été brassée par un vieux moine du Moyen-âge.

Le chevalier peint sur le verre me regarde de son air ténébreux et joyeux.

Il brandit un bâton noueux du côté droit de son corps.

La bière est bonne, chaude en poitrine et fraîche en tête. Elle a la saveur des souvenirs et me rappelle l'importance de tout ce qui pétille dans la mémoire.